

Lewen

Tandis que la marée
monte

ISBN : 979-10-424-1025-4

© Lewen

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À ceux qui sont venus avant,
à ceux qui viendront après,
Et surtout à ceux qui sont là maintenant.*

Avertissement : en raison du contexte historique et des réalités relevées dans la généalogie, ce roman évoque à plusieurs reprises des fausses couches et le décès d'enfants en bas âge.

Avertissement 2 : Les personnages ne faisant rien qu'à avoir le même nom, vous trouverez en fin d'ouvrage un arbre généalogique pour vous repérer dans tout ça.

1^{ère} partie : Enfance

Chap. 1

Bienvenue dans l'histoire

En avril 1764, la Grande-Bretagne instaura le *Sugar Act* dans ses Treize colonies d'Amérique. Cette loi protectionniste leur interdisait d'importer du sucre français et espagnol. Elle marquait l'une des premières étapes du mécontentement qui conduirait les colons à se soulever contre le gouvernement britannique.

Le 10 mai de cette même année, de l'autre côté de l'Atlantique, Jean Le Drezen attendait devant la porte de chez lui. À l'intérieur, il entendait les gémissements sourds de Périne et les encouragements de la sage-femme.

Son épouse ne se plaignait jamais. Hier encore, elle était debout, à lui servir sa soupe tout en surveillant Marie, qui s'amusait par terre avec un vieux tissu

qu'elle trainait partout avec elle. Le service terminé, elle avait dû s'asseoir pour donner lui donner le sein. La fillette avait du mal à partager le repas de ses parents, le lait était la seule nourriture qu'elle acceptait sans difficulté. À bientôt deux ans, et avec l'arrivée imminente d'un nourrisson, il faudrait bien qu'elle abandonne cette habitude et change son alimentation. Gênée par le ventre qui sursautait sous les coups de pied de son successeur, elle se tortilla pour prendre sa part. Au fond d'elle, sans que personne ne le lui ait expliqué, elle pressentait que ces moments lui étaient désormais comptés.

Périne l'avait soudain repoussée et s'était pliée en deux. Jean avait levé la tête de sa gamelle. Inquiet, il avait observé ses lèvres crispées, ses yeux mi-clos. Puis elle s'était redressée, avait attiré sa fille contre elle. Il l'avait entendue murmurer « Profite. Bientôt, ce ne sera plus pour toi. » Ses soupçons renforcés, Marie s'était serrée contre elle. Jean avait replongé le nez vers sa soupe. Périne semblait souffrir plus que pour les deux

précédents. À moins qu'il n'ait déjà oublié comment cela s'était passé ? Possible... Mais il ne parvenait pas à se défaire d'un mauvais pressentiment. Ou alors était-il préoccupé pour les futures récoltes ? Ses craintes se mêlaient en une sourde anxiété qu'il maîtrisait mal.

Jean était laboureur. Un laboureur aisé. Il possédait deux bœufs, une charrue, plusieurs chevaux une soixantaine de moutons... Et plusieurs ouvriers sous ses ordres. Mais il lui manquait un garçon.

Il en avait eu un, quelques mois après son mariage avec Périne. Il ne possédait pas encore cette ferme, alors. Ils vivaient tous deux à Penmarch, près du port et de Jeanne Keraudren, la mère de Périne. Celle-ci avait assisté sa fille pour son premier accouchement. Il était rassurant de la savoir près d'eux, prête à leur apporter les conseils de son expérience.

Ils avaient appelé ce petit garçon Jean-Louis. Il était né à la fin de l'année, quand les jours sont de plus en plus courts, et le temps de plus en plus froid. Il leur

semblait qu'il attrapait toutes les maladies des nouveau-nés. Périne ne cessait de courir chez sa mère demander quel remède donner à son enfant. Sept mois d'inquiétudes. Puis, plus rien. Le petit Jean-Louis les avait quittés.

Très vite, Périne se trouva de nouveau enceinte. L'espoir ressurgissait. Ce fut une fille qui vit le jour, un beau dimanche de mai de l'an 1762. Ses parents n'osèrent pas se réjouir. Trop d'enfants ne dépassaient pas leur première année, ils craignaient de revivre les tourments qu'ils avaient endurés pour leur premier né.

Pourtant, Marie grandit sans souci, et ses parents se rassurèrent. Un an plus tard, Périne lui prodiguait les caresses et les baisers dont elle l'avait privée jusqu'alors. Elle acceptait de s'attacher à sa fille, et en même temps de se détacher de sa mère. Jean avait obtenu une opportunité à quelques kilomètres de là, à Plomeur. Une ferme, qui leur permettrait de prospérer et d'élever leurs enfants à l'abri du besoin.

C'était à la porte de cette ferme, presque deux ans jour pour jour après la naissance de Marie, que Jean attendait dans l'angoisse la délivrance de son épouse.

Ce matin-là, Jean n'était pas parti aux champs. En se levant, au lieu de voir Périne servir le petit-déjeuner, comme à son habitude, il l'avait trouvée appuyée sur la table. Elle soufflait fort en se tenant le ventre. Elle ne répondit pas quand il essaya de lui parler.

Marie ne dormait plus. Elle pleurait en silence, agrippée aux jupes de sa mère.

Jean ne se souvenait pas que Périne ait été dans cet état pour ses deux accouchements précédents. Une angoisse lui serra le cœur. Et si, cette fois, il perdait non seulement un enfant, mais aussi son épouse ? Il s'élança hors de la chaumière. Sa course le porta chez Louise Le Drezen. Sa mère avait assisté à de nombreux accouchements, et lui avait promis de venir, quelle que soit l'heure, si Périne le désirait.

La jeune femme aurait préféré être aidée par sa propre mère mais, à cet instant, elle n'était pas en état d'exprimer ni même d'avoir le moindre avis. Elle se sentit momentanément soulagée en voyant Louise apparaître. Elle espérait qu'elle saurait la guider afin que tout se passe bien.

Louise, pourtant, comprit que quelque chose n'allait pas dès qu'elle l'aperçut. Les lèvres pâles, serrées, les joues livides, elle se tenait debout, les doigts crispés sur le bois de la table. Un pli barrait son front. Marie pleurait, toujours accrochée à sa jupe.

Louise se tourna vers Jean.

- Elle ne peut pas rester, souffla-t-elle. Je ne sais pas comment les choses vont tourner.

Interdit, il ne réagit pas.

- Emmène-la chez Jeanne, insista-t-elle. Mais l'inquiète pas. Dis-lui que je m'occupe de tout, elle doit pas venir. Je veux pas qu'elle soit là, si...

Jean secoua la tête. Sa mère ne finirait pas sa phrase, mais il avait compris. Il s'approcha de Marie,

décrocha sa main de la jupe qu'elle refusait de lâcher, et l'entraîna à l'extérieur. La fillette pleura tout le long du trajet qui menait chez Jeanne Keraudren. Elle ne comprenait pas la situation, elle voyait seulement sa mère souffrir. Jean ne savait que dire pour la rassurer, alors ils cheminèrent en silence.

La vieille femme attendait leur venue. Elle avait rendu visite à sa fille deux jours auparavant pour lui prendre un peu de linge à laver. Depuis quelques semaines, elle l'aidait dans cette tâche qu'elle estimait bien trop fastidieuse dans son état. Elle lui avait trouvé mauvaise mine. Elle assura à Jean qu'elle garderait Marie autant que cela serait nécessaire.

Pendant son absence, Louise s'était approchée de Périne. Elle passa la paume sur son ventre. Lui posa quelques questions. Puis, elle prit dans l'armoire un grand drap qu'elle étendit sur la table. Elle ajouta un oreiller, récupéré dans le lit clos. En passant, elle jeta un

coup d'œil au berceau placé sur le banc du lit. Il était préparé. Une couverture de laine grise se détachait sur le blanc de la courtepointe.

Elle chercha le linge prévu pour le nouveau-né. Les langes attendaient sur l'étagère du bas, à gauche. Une robe bordée de dentelle patientait, pliée avec soin. Jean-Louis, puis Marie, l'avaient portée pour leur baptême. Elle leur avait été offerte par l'amie d'enfance de Périne, brodeuse de son état. Elle avait quitté la campagne pour s'installer en ville, où elle confectionnait des pièces raffinées pour la bourgeoisie locale. Elle avait pris le temps d'en réaliser une pour son premier-né. La robe avait été précieusement conservée entre chaque naissance et Jean espérait qu'elle servirait encore quelques fois.

Elle installa ensuite sa belle-fille sur un tabouret et lui tint la main tout en murmurant des paroles rassurantes.

Lorsque Jean revint, elle quitta son chevet.

- Il faut faire venir une sage-femme, chuchota-t-elle. Ça se présente mal, j'ai peur de ne pas y arriver.

- Vous êtes sûre ?

Il avait les moyens, mais il rechignait à dépenser sans nécessité absolue.

- Je vous aiderai s'il vous manque de l'argent. Ça se présente vraiment mal, trop mal.

Jean regarda sa femme. Toujours assise sur son tabouret, elle s'était adossée au mur. Une main sur son ventre, elle respirait profondément.

- Elle a l'air d'aller mieux...

Périne se redressa péniblement. Elle avait entendu leur échange.

- Non... Non, c'est pas mieux... Je veux une sage-femme...

Elle si économe, si résistante. Si elle le disait...

Jean se dirigea vers la cheminée. Il fit pivoter la pierre d'angle. Une petite bourse marron glissa dans sa main. Des pièces tintèrent.

- Allez la chercher, j'ai assez pour payer ce qu'il faut.

Louise s'empara du pochon et sortit.

Le soleil commençait à disparaître à l'horizon. Louise était revenue avec la sage-femme depuis plusieurs heures déjà. Elles avaient enjoint à Jean de rester à la porte.

Il aurait pu retourner surveiller le travail des champs. Il aimait s'activer auprès de ses employés, vérifier que tout s'accomplissait selon ses visées. Il n'était pas parvenu à s'y résoudre... Il ne servait à rien qu'il reste là, pourtant il était incapable de s'éloigner de son épouse. Il devait être présent auprès d'elle.

Louise apparut sur le seuil. Elle lui apportait un quignon de pain et du fromage. Un casse-croûte pour l'aider à prendre son mal en patience. Au regard interrogateur qu'il lui lança, sa mère se contenta de hausser les épaules. Elle disparut à l'intérieur. Il n'entendait plus aucun bruit. Il s'assit sur une pierre,

adossé au mur de la chaumière. Le ventre noué, il se força à avaler quelques bouchées. Cela l'occuperait...

Soudain, une brusque agitation se déclencha. Discrètement, il entrouvrit la porte. Le visage collé au battant, il observa. Il ne voyait pas le visage de Périne, seulement sa main crispée sur le bras de Louise, qui semblait lui caresser les cheveux. La sage-femme se tenait au bout de la table, au niveau de ses jambes. C'était elle qui masquait à Jean l'essentiel de la scène. Elle parlait vite, alternant mots d'encouragement et ordres brefs.

Périne s'arque-bouta brusquement. La sage-femme se raidit. Louise s'empressa d'aller chercher une bassine posée au-dessus du feu, puis elle s'empara des linges posés sur le banc. Un étrange silence imprégnait la pièce. Ou bien était-ce le bourdonnement de ses oreilles qui l'empêchait de percevoir les sons ? Il lui semblait avoir plongé tout entier au fond de la mer, dans un monde fantasmagorique où ses sens lui échappaient.

Dans l'obscurité naissante, Jean distingua le corps de Périne qui s'affaissait, la sage-femme qui s'affairait, à genoux, sur un petit être inerte posé à terre. Immobile, interdit, il observait. Comprendait-il vraiment cette scène à laquelle il assistait ? Il n'en était pas certain.

Enfin, un cri. Des bras blancs, trop blancs, se tendirent. La sage-femme y déposa l'enfant. L'obscurité régnait à présent. Louise alluma une bougie, s'approcha de Périne pour l'aider à boire la décoction que lui avait préparée la sage-femme. Jean referma discrètement la porte.

L'air s'était rafraîchi. La lune offrait aux égarés la pâle lueur de son croissant. Le vent chassait et ramenait tour à tour les nuages, révélant puis masquant les étoiles. Jean laissait voguer son regard sur la lande, attendant patiemment de pouvoir rejoindre sa femme.

Au bout d'une heure, peut-être deux, Louise vint finalement lui ouvrir la porte. Elle s'effaça pour le laisser entrer. Périne se tenait dans le lit clos, appuyée

contre leurs oreillers, l'enfant au sein. Elle sourit à son époux.

- C'est un garçon.

Jean s'aperçut qu'il ne s'en était pas soucié. Un garçon... Tant mieux. En espérant qu'il ait plus de chance que son aîné. Il paraissait si chétif...

- Il faudra vite le faire baptiser.

- Vous avez choisi un parrain ?

- J'y ai pas réfléchi.

- Vous avez eu le temps, pourtant, pendant que vous attendiez dehors. Je sais que vous n'êtes pas retourné travailler.

- J'y ai pas pensé. J'ai pensé qu'à vous, à vrai dire.

Un silence. Les deux femmes repliaient un drap taché de sang. Probablement irrécupérable.

- Je pense que vous devriez choisir, reprit Jean. Vous avez pris beaucoup de mal pour celui-ci, ce serait plus juste.

Périne baissa les yeux sur son petit garçon.

- Votre frère, Yves. Je crois que ça lui plairait. Et comme ça, il prendrait son nom. J'aime sa sonorité.

- Alors ce sera Yves. J'irai voir le prêtre demain.

Il s'assit sur le banc du lit, à côté d'eux. Maladroitement, du bout du doigt, il caressa la tête du nouveau-né. Ses fins cheveux lui rappelèrent le duvet des poussins qu'il aimait cajoler lorsqu'il était enfant.

Il ouvrit grand la main, en recouvrit l'arrière de son crâne minuscule. Périne sourit à nouveau. Yves s'endormait, au chaud dans le lit clos, entouré de ses deux parents, réconforté après l'épreuve qu'il venait de subir.

La sage-femme s'approcha.

- Vous êtes tirés d'affaire tous les deux, il n'y a plus besoin de mes services ici. Louise va veiller sur vous cette nuit, je lui ai laissé mes instructions pour les tisanes à vous faire boire. Vous avez besoin de reprendre des forces, ménagez-vous les jours qui viennent.

Jean se leva pour la remercier.

- Vous avez bien fait de m'appeler, répondit-elle. L'enfant se présentait mal, le travail ne pouvait pas s'effectuer correctement sans aide. Périne a perdu beaucoup de sang. J'insiste : elle doit uniquement se reposer dans les jours qui viennent.

Jean hocha la tête. Demain, avant de partir aux champs, il irait trouver sa belle-mère et lui demanderait de garder Marie jusqu'à dimanche. Il la ramènerait après la messe et lui présenterait son petit frère.

Chap. 2

Entre frères et sœurs

Périne se remit vite de son accouchement.

Jean l'obligea à rester alitée mais, au bout d'à peine trois jours, elle déclara qu'elle pouvait reprendre le cours normal de sa vie. Jean insista néanmoins pour qu'elle reste au calme encore un peu. Elle accepta à contrecœur de ne pas rendre de visites ni d'en recevoir, ainsi que de ne pas récupérer tout de suite sa fille.

Jean l'aurait bien laissée en garde une semaine de plus à sa belle-mère, car il pensait à chaque instant à la recommandation de la sage-femme sur la nécessité pour Périne de se reposer. Pourtant, il dut se résoudre à aller la chercher au jour dit, puisqu'elle manquait trop à Périne. Du reste, son épouse avait repris des couleurs et semblait aussi vive qu'à l'accoutumée, même si elle s'endormait bien vite dès que la nuit tombait.

Lorsqu'il la ramena à la maison, Marie réagit très mal. La fillette refusa de s'approcher du berceau. Elle pleurait jusqu'à épuisement à l'heure des repas, refusant

de s'alimenter puisqu'elle n'avait plus accès au lait maternel. Périne tenta de la faire manger de force, sans succès. Jean finit par craindre de la perdre. Il dépensa les derniers sous de la bourse pour acheter du pain blanc, afin de la mettre en appétit.

C'était une idée de son aïeule. Celle-ci vint personnellement chez eux, porteuse d'un pot de lait de chèvre. Elle assit sa petite-fille sur ses genoux, trempa le pain dans le lait et lui donna la becquée.

Était-ce les mets délicats ou l'attention de sa grand-mère, quand sa mère n'en avait plus beaucoup à lui accorder ? En peu de temps, Marie se plia au même régime alimentaire que ses parents et commença à s'intéresser à son petit frère. Heureusement, car personne n'aurait pu lui payer plus longtemps ce genre de repas !

Marie devint la plus grande admiratrice d'Yves. Elle restait auprès de lui quand leur mère s'éloignait, surveillait son souffle, prévenait dès qu'il se réveillait. Dans un premier temps, Périne ne la laissa pas le

toucher. Elle craignait que, par maladresse ou manque de force, elle le blesse. La fillette insista tellement que sa mère accepta finalement qu'elle le tienne quelques instants entre ses bras, prudemment assise au sol. Yves s'y sentit si bien qu'il poussa des hurlements déchirants quand Périne voulut le reprendre. Sa grande-sœur fut donc autorisé à le bercer dès qu'il le demandait.

Quand qu'il commença à marcher, elle le prit par la main pour l'aider à faire le tour de la maison, puis avancer jusqu'au bout du chemin, et enfin courir dans les prés au-delà de la barrière. Bientôt, Périne les autorisa à la remplacer pour rejoindre Jean aux champs, lui porter le repas qu'il oubliait presque toujours d'emmener.

Les enfants aimaient beaucoup leur père dans ces moments-là. Il était si heureux de les voir arriver avec le pain et le fromage, annonceurs d'un temps de pause dans son travail ! Il prenait Yves et Marie dans ses bras, les faisait sauter vers le ciel puis les rattrapait juste avant qu'ils ne touchent terre. Les deux petits

riaient aux éclats, Yves poussait parfois des cris effrayés en se voyant lancé si haut.

Ils retournaient ensuite auprès de leur mère, lui rapporter son panier et l'aider dans ses tâches de l'après-midi.

Yves avait à peine vingt mois quand Périne se trouva de nouveau enceinte. Ce fut avec fierté qu'elle l'annonça à Jean. Depuis leur mariage, elle avait su lui donner avec une régularité constante de beaux enfants, dont deux qui grandissaient en bonne santé.

Cependant, à mesure que les semaines défilaient, son ventre la gênait de plus en plus dans ses occupations quotidiennes. Visiblement, son corps avait pris l'habitude d'accueillir de petits occupants et savait désormais s'étendre à loisir pour leur faire de la place.

En septembre, un mois avant son terme, elle passait l'essentiel de ses journées assise. Elle sortait péniblement du lit, ranimait le feu et prenait place sur un tabouret qu'elle ne quitterait plus avant le soir.

Lorsqu'il se levait, Jean se servait lui-même son déjeuner, versait la part des enfants, puis partait. Les récoltes n'étaient pas bonnes cette année. Il s'inquiétait...

Du haut de ses quatre ans, Marie passait une partie de sa matinée à faire des allers et retours à l'extérieur pour apporter des fagots et des légumes. Périne s'assurait qu'elle ne manquerait pas de bois pour la cheminée et de quoi préparer les repas, puis elle ordonnait à sa fille d'arrêter. Elle culpabilisait de l'obliger à travailler autant, pourtant elle n'avait pas le choix. Jean finissait le gros travail en rentrant.

Une fois ses corvées terminées, Marie entraînait son petit frère pour jouer dehors. Trouvant leur mère fort maussade, ils n'hésitaient pas à s'éloigner de la maison pour ne revenir qu'à la nuit tombante. Par chance, le temps fut assez sec cet automne-là, ils purent profiter pleinement de leur liberté.

En effet, si l'état de Périne obligeait Marie à effectuer des tâches au-dessus de son âge, il lui offrait

également une indépendance inédite. En temps normal, la jeune femme courait du lever au coucher sur les chemins et autour de la maison : du poulailler au marché et du potager au lavoir, entraînant presque toujours ses enfants à sa suite.

Le 8 octobre 1766, la petite Jeanne naquit sans bruit.

C'était un mercredi froid, sec. Rien n'annonçait qu'il se passerait quoi que ce soit ce jour. Périne avait pris place sur son tabouret, ni mieux ni plus mal que les autres jours. Jean était parti au lever du jour, c'est-à-dire assez tard.

Tous deux avaient mal dormi, comme toutes les nuits depuis plusieurs semaines. Le ventre de Périne était si gros qu'aucune position ne lui permettait de se reposer. Elle prenait beaucoup de place dans le lit clos, et le mouvement incessant de ses jambes dans ses tentatives infructueuses de s'accommoder plus confortablement le réveillait sans cesse.

Au milieu de la matinée, la jeune femme reconnut les contractions annonciatrices. Elle appela ses enfants. Aucune réponse. Trop éloignés ou trop pris par leurs jeux, ils ne l'entendirent pas. Elle était incapable de se déplacer. Si personne ne se trouvait à portée de voix, elle devrait se débrouiller seule.

Elle voulut crier encore une fois, mais il était trop tard. Elle s'accroupit, pliée par une brusque douleur. Elle serra les dents. La contraction passa. Une autre revint presque aussitôt. Périne poussa un gémissement. Elle devait au moins rejoindre son lit. L'enfant ne pouvait pas venir là, sur le pas de la porte. Pourtant, elle ne parvenait pas à se redresser. Une troisième contraction arrivait. Elle se sentit pousser, contre sa volonté.

Elle lâcha prise. Si elle ne pouvait rien contrôler, si aucune aide n'était à espérer... il ne lui restait qu'à garder confiance en son corps. Il avait déjà donné naissance à trois bébés, il connaissait la méthode.

Elle passa sa main sous ses jupes. La tête était déjà sortie. Son ventre poussa encore. Vite, elle souleva le tissu, glissa son autre main entre ses jambes. Encore une fois. Un poids dans ses mains. Le petit corps venait de s'extraire du sien. Elle le prit dans ses bras. Un fil les reliait. Plus pour longtemps. Elle devait se relever, aller chercher du linge pour l'emmailloter, ses ciseaux pour couper le cordon. Seraient-ils assez aiguisés ? Saurait-elle s'y prendre sans causer de blessure ?

Elle baissa les yeux sur l'enfant. Une petite fille. Avait-elle crié ? Périne n'avait rien entendu. Pourtant, son torse se soulevait doucement, ses lèvres remuaient, à la recherche du sein à téter. En désespoir de cause, son pouce se porta à sa bouche.

La jeune femme releva sa jupe pour la couvrir. Elle risquait d'avoir froid. Il fallait rentrer. Se relever. Ses doigts s'agrippèrent au tabouret. Il faisait froid, tout de même, elle s'en rendait bien compte. Péniblement, elle se remit sur pied.

À l'intérieur, la température semblait plus douce. Elle se dirigea d'abord vers l'armoire, s'empara de linges préparés depuis des jours pour l'occasion. Ses ciseaux brillaient dans une panière, au bas du meuble. Les draps ne serviraient pas, cette fois. Elle pensa au seuil de la porte. Il faudrait nettoyer. Elle posa la petite dans le berceau qu'avaient occupé ses frères et sa sœur.

Elle inspira. Elle ne devait pas trembler. D'un geste vif, elle coupa le cordon, puis le noua comme elle avait vu faire sa mère puis la sage-femme. Sa fille ne bougea pas. Il semblait qu'elle ait réussi... Elle l'emballota dans ses langes. Il ne fallait pas qu'elle ait froid.

Périne se dirigea vers le feu. Elle attisa les braises, ranima les flammes. Il faisait meilleur à l'intérieur. Elle devait veiller à ce qu'il fasse chaud pour ce bébé né à la veille des mois noirs. Elle revint auprès du berceau. Le petit corps s'agitait sous le tissu serré. Les pleurs éclatèrent. Oui, elle avait faim. Peur,

peut-être ? Périne la prit contre son sein. L'enfant blottie contre elle, elle s'assit auprès de la cheminée.

Le calme revenait dans son corps et dans ses idées. Elle se souvint soudain qu'elle n'avait pas encore expulsé le placenta. Lors de la naissance d'Yves, il avait mis beaucoup de temps à sortir. Ensuite, elle avait saigné, saigné... Si cela recommençait ? Son cœur se serra. Elle était toujours seule. Que se passerait-il si tout dégénérât ?

Une contraction la rassura. Il venait. Elle serait enfin totalement délivrée. Quelques minutes plus tard, elle ramassait le tas sanguinolent tombé au sol pour le jeter dans les flammes. Il y entra en grésillant. Elle regretta son geste en sentant une désagréable odeur de chair brûlée se répandre dans la pièce.

Elle s'apaisait peu à peu. Enveloppée par la chaleur du feu, la pression des petites lèvres sur sa peau, elle s'adossa au mur. Elle commençait à dodeliner de la tête. Elle s'endormit sans s'en apercevoir, sans relâcher son étreinte autour de sa fille.

Dans le bois situé à quelques centaines de mètres de la maison, Yves finissait par trouver fatigant de suivre sa sœur. Marie plongeait sans relâche dans les buissons, à la recherche de châtaignes. Son panier était aux trois quarts rempli. Elle tenait à ce que son frère en fasse autant, afin que leur mère puisse leur préparer un excellent repas à tous les quatre quand ils rentreraient. Alors, elle ignorait ses plaintes et poursuivait la mission qu'elle s'était assignée.

Le petit garçon trébucha. Il se mit à pleurnicher. Il ne comprenait pas bien l'objectif de leur excursion. Marie parlait de manger, pourtant ils ne mangeaient rien, et il avait faim. Elle parlait de s'amuser, pourtant rien de tout cela n'était amusant. Le vent s'engouffrait sous ses vêtements, les épines lui égratignaient les mains, les bogues des châtaignes piquaient et Marie marchait trop vite. Il voulait rentrer.

Il ne voyait plus sa sœur, disparue derrière les bosquets. Il pleura un peu plus fort, pour qu'elle l'entende. Elle apparut sur sa gauche.

- Quoi ?

- Je veux rentrer.

- Ton panier est presque vide !

Elle s'approcha, observa le contenu.

- En plus, elles sont pas belles. On va être malade en les mangeant !

Penaud, il la regardait effectuer son inspection. Elle saisit un gland.

- Et ça, c'est même pas une châtaigne.

Elle semblait contrariée. Il avait bien envie de pleurer encore un peu, mais cela risquait de l'énervier.

- Je veux rentrer. C'est trop dur !

Il avait pris son air buté. Marie réfléchit. Son panier à elle débordait. Il y en aurait suffisamment, peut-être. Leur mère serait sans doute contente de leurs efforts. Elle versa une partie de sa récolte dans celui de son frère. Voilà, il aurait l'air d'avoir participé aussi.

- C'est bon, on y va. Renverse rien.

Arrivée devant leur maison, Marie s'arrêta. Le sol était trempé, alors qu'il n'avait pas plu. Une drôle d'odeur sortait par la porte ouverte. Que s'était-il passé en leur absence ? Yves commençait à renifler. Elle le prit par la main, autant pour l'empêcher de geindre que pour se donner du courage. Ils franchirent le seuil.

La faible luminosité de la pièce ne permit pas aux enfants de distinguer tout de suite leur mère, qui se confondait avec la pierre sur laquelle elle s'adossait. Le feu se mourait, tandis que le pâle soleil d'octobre pénétrait à peine par les étroites fenêtres et la porte entrouverte. Un instant, ils crurent la maison vide et l'inquiétude les étreignit. Puis des pleurs légers se firent entendre. Leur petite sœur commençait à s'agiter.

Marie s'approcha avec curiosité. Péline lui sourit. Elle tourna le bébé vers elle.

- Comment elle s'appelle ?

- Jeanne.

Naturellement, elle lui avait donné le nom de sa mère. C'était également celui de Jean, au féminin. Le nom parfait.

- Je peux la toucher ?

- Assieds-toi à ma place et prends-la sur tes genoux. Je vais remettre de l'ordre ici.

Prudemment, la fillette s'installa sur le tabouret et saisit le précieux paquet. Elle jeta un regard inquiet à sa mère. Elle craignait d'être maladroite.

Périne lui caressa doucement les cheveux. Elle la savait si appliquée.

- Je vais mieux maintenant qu'elle est sortie. Tu n'auras plus à t'occuper de mes charges le matin, je peux de nouveau bouger.

C'était vrai. À présent qu'elle était debout, libérée du poids de Jeanne, reposée de l'émotion de son accouchement solitaire, elle se sentait si légère. Elle éprouvait encore quelques douleurs dans le bas-ventre, mais celles-ci passeraient.

Elle raviva le feu, ouvrit grand la porte et les fenêtres pour laisser entrer un peu d'air et de lumière, lava à grandes eaux le seuil, rangea ses ciseaux, réarrangea les piles de draps. Elle posa au-dessus des flammes sa grande plaque de fer, prépara son mélange de lait et de blé noir puis se planta devant la cheminée. Une bonne odeur de crêpes se répandit jusqu'au chemin, accueillante et annonciatrice de bonne nouvelle pour les visiteurs et surtout pour Jean, qui rentrerait bientôt.

Figée sur son tabouret, Yves accroché à sa jambe, Marie regardait alternativement sa mère et sa sœur. Périne souriait, s'activait, elle redevenait celle que ses enfants connaissaient avant ces dernières semaines de grossesse. Yves et Marie reçurent les premières crêpes. Le garçonnet aida sa sœur à manger la sienne, puisqu'elle craignait de lâcher le bébé d'une seule main. Il eut même l'idée de donner la sienne à téter à Jeanne, qui refusa de le laisser la reprendre. Périne lui en offrit une autre en riant. Jeanne put continuer à suçoter son

chiffon de pâte jusqu'à ce que sa mère, son travail achevé, la reprenne pour la coucher dans le berceau posé auprès du lit clos.

--- X ---

Jean se considérait comme un homme heureux. Trois enfants en bonne santé, une femme travailleuse, courageuse, cuisinière hors pair, une ferme prospère. Sa deuxième petite fille ne cessait de le réjouir. Elle babillait pour l'accueillir dès qu'il rentrait. Elle lui accordait ses plus beaux sourires. Elle portait presque son nom. Son fils était encore très jeune, mais il fondait de bons espoirs sur son avenir. Il se montrait persévérant, volontaire. Il aimait le suivre aux champs, rendre les services qu'on l'autorisait à accomplir. Marie l'accompagnait. Moins par souci d'apporter son aide aux ouvriers que pour rester auprès de son frère, qu'elle ne voulait pas laisser seul au milieu des adultes. Néanmoins, elle préférait demeurer auprès de Jeanne et

Périne, pour veiller sur le bébé comme elle avait veillé sur Yves.

Peu à peu, elle se détacha de lui pour se concentrer uniquement sur sa petite sœur. Jeanne interagissait de plus en plus avec elle, la suivait des yeux, puis à quatre pattes, elle cherchait à se redresser en s'accrochant à ses jupes. Plus légère qu'Yves, et avec un écart d'âge plus important, puisque Marie approchait de sa sixième année, elle se faisait porter avec plaisir, peu pressée d'apprendre à marcher par elle-même. Marie répondait à tous ses désirs, jamais plus heureuse que de la trimballer partout sur son dos ou dans ses bras.

Yves, fasciné par le bébé dans les premiers temps, se mit à la détester. Si Périne n'était pas à proximité, il lui pinçait les cuisses. Son but principal n'était pas de la blesser, mais de la faire pleurer pour embêter Marie. Dès qu'elle entendait les cris, celle-ci accourait auprès de sa petite protégée. Yves ne se

sauvait jamais : il attendait près de Jeanne que Marie constate le pinçon et comprenne qu'il en était l'auteur. Très contrariée, la fillette lui allongeait une claque avant de couvrir Jeanne de caresses. Elle ne tapait pas fort, mieux valait les siennes que celles de leur père. Pourtant, il en souffrait davantage. Ce qui ne l'empêchait pas de recommencer dès que l'occasion se présentait à nouveau. Au fil des mois, c'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour que sa grande sœur recommence à s'intéresser un peu à lui.

Peu après le premier anniversaire de Jeanne, il devint évident pour ses deux aînés qu'elle ne serait bientôt plus la petite dernière. À partir de ce moment, Yves cessa ses tracasseries contre la fillette. Bientôt, un autre bébé viendrait la remplacer, et Marie la délaisserait à son tour. Peut-être qu'alors, Jeanne se tournerait vers lui, et qu'il ne resterait plus seul dans son coin.

Le mois de novembre avançait. Cette année, le temps était totalement déréglé. L'été s'était avéré extrêmement chaud. Grâce aux vents venus de la mer, à quelques lieues seulement de chez eux, ils n'en avaient pas trop souffert. Les champs, si. Pourtant, les moissons ne se terminèrent qu'en septembre. Elles seraient suffisantes pour la famille Le Drezen, mais Jean n'était pas satisfait. Ils devraient surveiller leur consommation pour passer l'hiver sereinement.

Si ses enfants avaient deviné sa grossesse, par une intuition qu'elle ne s'expliquait pas, Périne parvint à dissimuler son état à son mari. Grincheux, préoccupé par le temps, elle ignorait quelle réaction il aurait à cette annonce. Heureux d'espérer un autre garçon ? Fâché d'avoir une personne de plus dont se soucier pendant une mauvaise période ? Elle préféra garder le mystère pour le moment.

Jean n'eut jamais l'occasion d'apprendre la nouvelle.

Un samedi soir, il rentra exténué. Le lendemain matin, sa famille dut se rendre sans lui à la messe. Il n'avait pas la force de se lever. Toute la semaine, Périne resta à son chevet jour et nuit, baignant son front de linges humides que lui apportaient ses enfants. Elle ne les autorisait pas à s'attarder auprès de lui. Et s'il leur transmettait son mal ? Ils étaient encore petits, fragiles. Elle ne supporterait pas de perdre l'un d'eux.

Dès le mardi, elle envoya Yves et Jeanne chez sa mère. Marie les avait accompagnés mais elle était revenue le soir même, faisant mine de ne pas avoir compris que la consigne la concernait également. Après tout, elle était grande, elle. Elle marchait fièrement sur ses six ans, elle n'était jamais malade. Elle tenait à assister sa mère. Et surtout, elle pressentait que, si elle quittait son père, ce serait pour ne jamais le revoir.

Le mercredi, la fièvre diminua. Jean put se redresser contre les oreillers, avaler un peu de soupe. Périne l'encourageait, assurait qu'il serait bientôt remis. Marie regardait et se taisait.

Le jeudi, son état empira. Après une nuit tranquille, il s'éveilla très agité. La fièvre le gagnait à nouveau, il commença à délirer. Marie s'était blottie dans un coin, effrayée. Pourtant, quand Périne voulut lui épargner le spectacle, aucun prétexte ne put lui faire quitter la maison. La fillette sanglotait, plus fort à chaque tentative pour l'envoyer ailleurs. La jeune femme abandonna pour concentrer tous ses efforts sur son mari. Lorsque le calme revint, seuls les pleurs de l'enfant troublaient le lourd silence. Accablée, Périne lui cria de se taire. Marie s'enfuit. Elle ne revint qu'à la nuit tombée. Elle se réfugia dans les jupes de sa mère. La main sur son dos, celle-ci laissa ses larmes rouler sur ses joues, en silence.

Le 20 novembre 1767, entouré de son épouse et de sa fille aînée, Jean Le Drezen venait de rendre l'âme. Il avait 31 ans.

--- X ---

Périne passa le vendredi soir, à la lueur d'une bougie, à pratiquer la toilette mortuaire de son époux. Magdelaine et sa sœur Béatrice, ses voisines les plus proches, vinrent ensuite le veiller avec elle.

Elle avait envoyé Marie les chercher pendant qu'elle s'acquittait de sa tâche. Elle ne voulait pas que la fillette y assiste, ni à l'émotion qui la saisisait sans doute quand elle toucherait ce corps sans vie.

Lorsque sa fille revint, accompagnée de leurs visiteuses, elle afficha un visage serein. Elle devrait bientôt se montrer forte devant ses enfants, qu'ils voient en elle le soutien dont ils auraient besoin durant les jours à venir.

La veillée fut silencieuse. Périne ne voulait pas parler devant Marie, même quand la petite, épuisée d'imiter l'air grave des trois femmes, s'endormit. Béatrice partit aux premières lueurs de l'aube, prévenir Jeanne Keraudren d'amener ses petits-enfants auprès de la dépouille de leur père. Magdelaine la quitta dès qu'ils

arrivèrent. Elle assura Périne qu'elle s'occupait d'avertir le prêtre et leurs connaissances afin que l'enterrement ait lieu rapidement.

La vieille Jeanne écarta doucement sa fille du lit mortuaire. Elle la conduisit sur le banc, face à la table, puis vérifia la marmite posée sur le feu. La soupe était encore tiède. Elle lui en versa un bol.

- Mange, souffla-t-elle. C'est pas encore fini, va falloir tenir.

Lentement, Périne porta la cuillère à ses lèvres.

Jeanne se dirigea vers Marie, endormie dans son coin. Elle décida de ne pas l'éveiller tout de suite. Elle posa une couverture de laine sur elle. Puis elle prit la main d'Yves, la main de la petite Jeanne, immobiles sur le pas de la porte, et les accompagna vers Jean.

Intimidés face au corps immobile, ils ne savaient quelle contenance adopter. Ils ne reconnaissaient pas leur père dans ce visage figé. Non, lui avait toujours les yeux ouverts. Sauf parfois, l'été, quand il travaillait aux moissons. Après le repas, au moment chaud de la

journée... Il s'adossait à un arbre, la tête à l'ombre, les pieds dans une tâche de soleil, et il restait là, quelques minutes. Combien de fois Yves avait-il essayé de l'imiter ? Mais ses pieds à lui n'atteignaient pas la tâche de soleil. Leur père était si grand !

Ce ne pouvait être lui, allongé ici. Il paraissait si petit. Pourtant, leur grand-mère leur assurait que si. Et que, quel que soit le temps qu'ils attendraient, il ne rouvrirait pas les yeux. Enfin, elle les autorisa à s'éloigner. Ils se réfugièrent auprès de leur sœur. La petite Jeanne la réveilla en se serrant contre elle. D'un geste automatique, la fillette passa un bras autour de ses épaules. De l'autre, elle enlaça son frère.

Leur grand-mère les laissa tous les trois dans leur coin. Elle se servit un bol de soupe et s'assit en face de sa fille. Périne avait à peine touché à la sienne.

- Mange, je te dis. La journée commence à peine. Elle va être bien longue...

- Comment je vais faire ?

- Avec la cuillère.

- Non. Pour la ferme. Pour eux. Et pour le prochain.

Jeanne fronça les sourcils.

- Tu es sûre ?

- Oui. J'ai compté, je pense qu'il sera là en avril ou en mai. Je pensais que tout irait bien. Pas inquiets, comme pour Jean-Louis et Jeanne, qui sont nés juste avant l'hiver, bien tranquilles comme pour Yves. Il était né au bon moment, lui, et ça aurait dû être le cas pour le prochain. Mais il va arriver au plus mauvais moment...

Devant sa mère, à voix basse, elle lâchait toutes les inquiétudes qu'elle retenait depuis le début de la maladie de Jean.

Jeanne l'écouta sans l'interrompre. Pas un mot, pas une inflexion dans la voix de sa fille ne lui échappait. Elle glissa un regard vers les enfants. Ils ne semblaient pas s'apercevoir de l'agitation de Périne. Elle posa sa main sur son épaule. Ses doigts l'atteignirent à peine, à cause de la largeur de la table entre elles.

- Je vais m'installer ici quelques jours. Le temps que tu te reprennes. Que tu trouves un équilibre pour vous quatre.

- Cinq.

- Pas encore cinq. D'ici là, tout sera rentré dans l'ordre.

Périne posa une main sur son ventre à peine arrondi.

- Si rien de mauvais n'arrive...

- Enfin ! Toutes les autres se sont bien passées. C'est pas le deuil qui va changer ça !

- J'ai fait de mauvais rêves ces dernières nuits. Chaque fois que j'arrivais à m'endormir, je voyais déjà sa tombe, et à côté, quatre petites tombes. Le ciel était gris, les nuages touchaient le clocher, et le grincement de la charrette résonnait tout autour de moi.

Jeanne se leva, frissonnante. Elle tisonna le feu brusquement.

- Non. Non, ce sont des mauvais rêves à cause de l'inquiétude, de la fatigue, de la tristesse. Ils ne veulent rien dire.

Périne secoua la tête.

- Si tu rêves encore quand du temps aura passé, après l'enterrement, après avoir repris des forces, alors je te croirais. Pour l'instant, ce sont des divagations sans queue ni tête.

Elles laissèrent le silence s'installer.

Enfin, Jeanne vint s'asseoir auprès de sa fille.

- Est-ce que tu peux rester seule quelques heures ? Quelqu'un doit prévenir Louise avant que la rumeur s'en charge.

Toute à son chagrin, Périne avait oublié sa belle-mère. La nouvelle l'accablerait sans doute autant qu'elle. Davantage ? Il n'y avait pas un an qu'elle avait perdu son mari. Elle ne s'attendait probablement pas à voir son fils disparaître avant elle.